

Zébu de charge. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

## VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIÉ<sup>1</sup>.

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## IV

De Golconde à Madras. — Condjeveram.

En quittant Haïderabad, je fis route vers le sud. Divers chemins conduisent des États du Nizam à Madras; je choisis celui qui passe par Kurnaoul et Cuddapah; j'avais le désir de visiter les anciennes mines de diamants qui se trouvent sur les bords de la rivière Pennar, et qui jadis ont joui, à juste titre, d'une grande célébrité.

Depuis Haïderabad jusqu'à Kurnaoul, le terrain est plat et stérile; plus loin, le pays est mieux arrosé et commence à devenir moins monotone. Dans le voisinage de Cuddapah surtout, les champs sont couverts de culture de coton.

Au sortir de Kurnaoul, je remarquai, non sans surprise, au milieu d'un petit village un temple encore neuf dont la divinité était renversée. Je m'informai du motif qui avait pu décider les Indous, d'ordinaire si dévots, à maltraiter ainsi leur pauvre idole; j'appris que c'était pour la punir d'avoir laissé brûler deux fois de suite le village qu'elle était tenue de protéger; sa négligence lui avait coûté l'estime publique. Le peuple du village avait fait cet exemple pour apprendre aux dieux à ne plus être à l'avenir aussi insou-

ciants, et il s'était empressé d'aller porter ailleurs ses adorations.

Près de Gutti et près de Cuddapah, on voit des dépôts limoneux semblables à ceux que le Kistna a abandonnés sur ses rives pendant les débordements. Ces dépôts sont formés de sable légèrement argileux et de petits galets quartzeux auxquels sont mêlées des pierres précieuses. Toutes ces exploitations sont délaissées aujourd'hui. Les diamants dits de Golconde viennent tous des différentes mines que nous avons énumérées, et la plus proche de la ville même de Golconde en est encore éloignée d'une cinquantaine de lieues.

Dans la banlieue de Cuddapah, j'aperçus des paysans qui accomplissaient une cérémonie religieuse dans le but de délivrer leurs champs de la rouille qui endommageait gravement leurs récoltes. Ils sacrifiaient une chèvre; puis, lacérant les entrailles de la victime et les mêlant avec des feuilles et de la cendre, ils semaient ce mélange sanglant autour de leurs cultures attaquées par la maladie en poussant des cris de : Poli! Poli!

J'étais à peine à quelques milles de Cuddapah quand mon palanquin se brisa; j'avais fait depuis Calcutta

1. Suite. — Voy. p. 1, 17 et 33.

plus de deux cent soixante lieues. Cet accident malencontreux me contraignit à louer une de ces grossières charrettes du pays dans laquelle je déposai mon palanquin, mes bagages et ma propre personne.

Les chemins de cette contrée sont si mauvais que les cahots de ce véhicule primitif me lançaient à chaque instant contre le plafond de mon palanquin; mon corps était tout meurtri : je ne pouvais cependant pas attribuer ces secousses à la vitesse de mes bœufs, qui ne faisaient qu'une petite lieue par heure. Je fus très-heureux lorsque, après un jour et une nuit de cette torture au petit pied, j'arrivai à Tripetti, où je pus prendre le chemin de fer allant à Madras. Aujourd'hui, la voie ferrée dont Tripetti est une station est terminée jusqu'à Bombay.

Dans ces pays orientaux, où les indigènes ont conservé avec tant de soin et de religion les traditions du passé, il est curieux de voir réalisées les deux inventions de notre siècle les plus jeunes et les plus pleines d'avenir : les chemins de fer et les télégraphes électriques.

Déjà en 1863 la télégraphie électrique couvrait de son réseau l'Inde tout entière. Beaucoup de chemins de fer étaient à cette époque en voie d'exécution; aujourd'hui, ce vaste pays n'a plus rien à envier, sous ce rapport, à la plupart des contrées européennes.

Les Anglais n'ont rien négligé pour accroître, chaque fois que leur intérêt immédiat l'a réclamé, le bien-être des indigènes, et pour les faire participer aux bienfaits de la civilisation.

Ils n'ont certes pas l'initiative hardie et même imprudente des Américains du Nord, qui n'attendent jamais qu'un pays soit peuplé pour y tracer des voies de communication faciles; les Yankees pensent avec raison que ce sont ces voies rapides qui permettent à une contrée de se peupler en peu de temps et qui ap-

portent la richesse et l'abondance dans les pays qu'elles sillonnent.

Les Anglais, plus prévoyants pour leurs intérêts à venir que nous autres Français, et moins aventureux que les Américains, n'ont cherché à créer des canaux et des chemins de fer que là où ils pensaient pouvoir en retirer immédiatement des bénéfices. Il est vrai que les Européens veulent toujours et partout édifier des

œuvres d'art durables et, par conséquent, très-dispendieuses; au lieu de s'identifier aux besoins du pays et de laisser de côté les usages et coutumes de la patrie, ils préférèrent s'abstenir de tout travail et de toute tentative d'amélioration sur des routes où, faute de fonds suffisants, ils ne pourraient suivre toutes les règles de l'art. Ne serait-il pas préférable de distribuer la dépense sur l'ensemble de la voie de communication que l'on veut améliorer? Le pays en profiterait immédiatement; il s'enrichirait, et, à mesure que les intérêts du commerce l'exigeraient et que l'accroissement de la richesse publique le permettrait, on améliorerait les voies en question.

Les chemins de fer auront une très-grande influence sur les mœurs, et même, plus tard, sur la religion et les superstitions des Indous. Cette obligation, pour des gens de caste différente, d'entrer dans les mêmes wagons, et de courir côte à côte les mêmes chances, ne peut manquer d'amener des modifications im-

portantes dans leurs rapports journaliers et par conséquent dans leurs préjugés de caste.

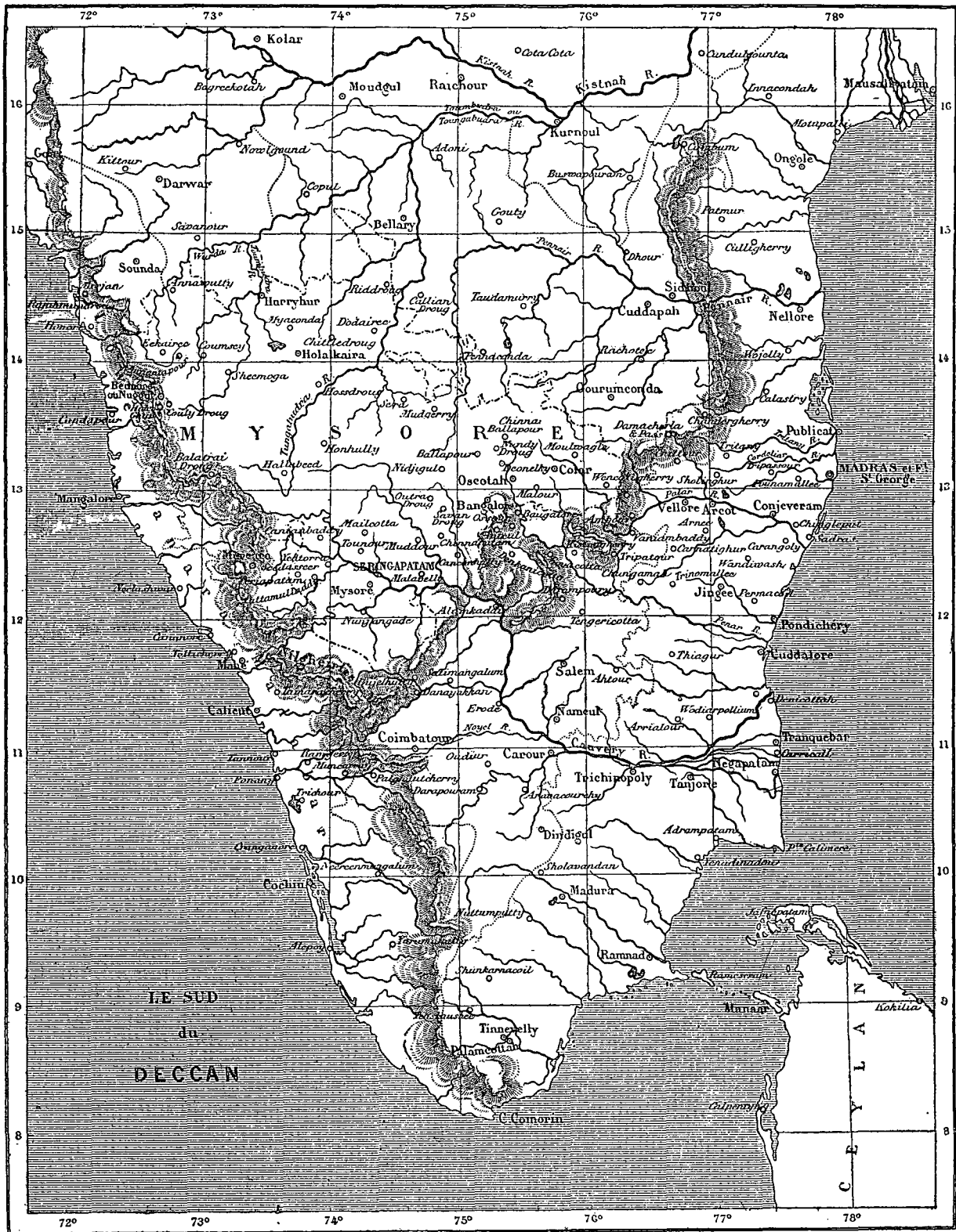
Madras est une grande ville sans caractère; elle ne renferme aucun monument digne de fixer l'attention. La rade est mauvaise et presque toujours houleuse; on est obligé de débarquer dans de grandes embarcations appelées chelingues dont les planches sont cousues ensemble, et non clouées, afin d'offrir plus d'élasticité. Les lames, souvent très-fortes, en déferlant sur



Indigène de Madras. — Dessin de Emile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

le rivage, poussent la chelingue à la côte. C'est un curieux spectacle que celui donné par ces barques, mues par dix ou douze hommes qui rament en poussant

des cris ou plutôt des hurlements pour s'exciter les uns les autres; le calme du pilote qui dirige avec une adresse remarquable l'embarcation de manière à l'em-



pêcher d'être prise en travers par la lame, contraste avec les mouvements désordonnés des rameurs. Pendant toute une saison de l'année les navires ne

peuvent mouiller en rade. Quand les lames sont trop fortes pour que les chelingues puissent être mises à flot, on communique avec les navires au moyen

dés *catimarans*. Ce sont de petits radeaux formés de trois morceaux d'un bois léger, sur lesquels un homme nu se tient à genou en dirigeant sa frêle embarcation avec une sorte de pagaie; sa tête seule est couverte d'un turban dans lequel il dépose précieusement les lettres et objets qu'on veut faire parvenir à bord. A voir ces radeaux tantôt suspendus sur la cime des lames, tantôt s'enfonçant dans le creux des vagues pour reparaître de nouveau, on songe involontairement au singe de la fable se rendant au Pirée monté sur un dauphin.

A Madras, il existe, comme dans toutes les villes de l'Inde où se trouvent réunis un certain nombre d'Anglais, un grand club établi sur une base inconnue en France. Il possède un hôtel où ne peuvent loger que les membres admis par scrutin et où l'on peut se procurer à prix réduit tout le confort de la vie élégante; ce sont plusieurs grands bâtiments épars dans un vaste jardin; des chambres avec une salle de bain attenante sont à la disposition de chaque membre. Un restaurant où sont rassemblées toutes les denrées européennes, et où le service est fait avec soin, permet d'y prendre ses repas. Outre une salle de lecture fournie de toutes les publications anglaises et étrangères, il y a bibliothèque, salle de billard, salon de jeu, etc., de sorte que, pour un étranger de passage comme pour tout célibataire en résidence permanente, il y a tout à la fois grand avantage pécuniaire et agrément à

vivre ainsi en famille d'une vie confortable et peu dispendieuse. Il est beaucoup de villes en Europe où une semblable institution serait fort utile.

Madras est célèbre dans toute l'Inde par ses jongleurs et ses charmeurs de serpents. Je n'étais pas depuis quelques heures dans cette ville que déjà plusieurs troupes étaient venues devant moi faire montre de leur adresse. Ceux qui se bornent à des tours de force ne sont pas particulièrement intéressants; les prestidigitateurs méritent davantage de fixer l'attention. Ces

hommes au corps nu, aux reins ceints d'un simple lambeau de toile, sont réellement fort adroits; non que Robert Houdin ne leur soit supérieur à tous égards: mais quelques-uns de leurs tours sont étonnants. L'un des plus curieux consiste à prendre la graine d'un arbre qu'ils mettent en terre devant le spectateur dans un petit pot; au bout de quelques minutes, la graine a germé, on voit pousser successivement tiges et feuilles; quelques instants encore, et l'on a sous les yeux une plante complète ayant plus d'un pied de hauteur.

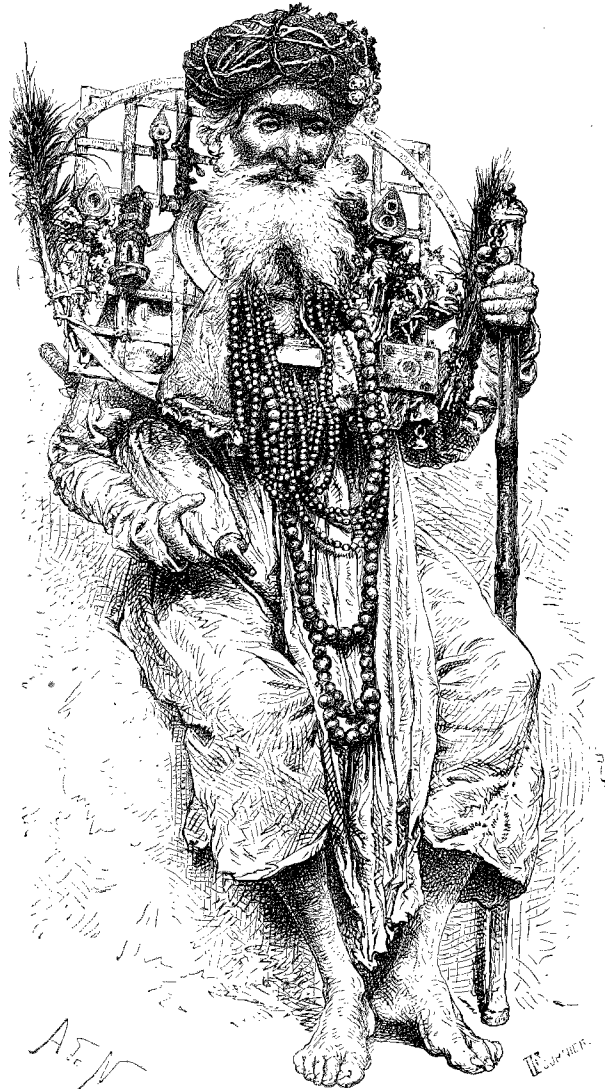
Ces gens ont toujours dans leurs bagages quelques serpents à lunettes ou cobra-capella (*coluber naja*), avec lesquels ils divertissent les curieux. Ces serpents sont des plus redoutés et leur morsure est presque toujours mortelle. Les jongleurs n'enlèvent pas, comme on l'a prétendu, les crochets venimeux de ces reptiles; ils basent leur témérité sur la lenteur et la timidité de ce serpent, qui fait rarement usage de ses armes meurtrières, lorsque, bien repu, il est à demi paralysé par la digestion. Ils l'habituent à leurs manières et à leurs grimaces. Quiconque a touché des serpents vivants sait par expérience que de simples attouchements, des passes légères faites le long du corps, les domptent facilement; ces animaux, comme magnétisés, ne cherchent plus dès lors ni à mordre ni même à fuir. Les premières passes sont seules dangereuses.

J'ai joué plusieurs fois avec des serpents à lu-

nettes, et il ne m'est jamais arrivé aucun accident.

Il est même quelques Indous qui s'amuse à domestiquer les najas et qui les laissent errer librement dans leurs jardins, s'en servant comme d'épouvantail pour écarter les voleurs. Ils ne font jamais de mal aux propriétaires.

Les charmeurs de serpents, pour se rendre invulnérables, se servent de racines d'aristoloché avec lesquelles il décrivent des cercles autour de la tête du reptile, dans la croyance qu'ils le mettent ainsi dans



Indou ayant fait vœu de porter un vaste cercle de fer autour du cou.  
Dessin de A. de Neuville d'après l'album photographique  
de M. Grandier.

l'incapacité de nuire ; il n'est pas besoin d'ajouter que ceci est une pure et vaine superstition. Il en est qui, comme antidote contre la morsure elle-même, emploient une pierre noirâtre à texture très-poreuse qui, appliquée sur la plaie, y adhère fortement et absorbe le sang. (Cette pierre n'est qu'un os calciné.)

Puisque nous parlons de serpents, je ne puis m'empêcher de constater qu'ils ne sont pas plus nombreux dans l'Inde que dans d'autres contrées tropicales ; malgré les histoires dont on se plaît à effrayer tous les nouveaux venus, la statistique n'accuse qu'une quantité très-minime de décès occasionnés par les serpents, et encore les accidents n'arrivent-ils d'ordinaire que la nuit à ceux qui courent pieds nus dans les bois et dans les jungles.

Je profitai de mon séjour à Madras pour compléter et rectifier sur bien des points les renseignements que, le long du chemin parcouru, j'avais recueillis sur la population du Deccan et sur ses rapports avec celle du reste de l'Inde.

C'est une race mélangée, dans les veines de laquelle le sang tamoul et dravidien, le sang de la race jaune, l'emporte de beaucoup sur celui de la race aryenne. Bien que par la forme ovale du visage, la configuration du crâne, l'angle facial, les Deccanis paraissent se rattacher à cette branche du tronc humain, par leur couleur ils semblent s'en éloigner. Leur corps est peu robuste ; l'homme

des basses castes est maigre et grêle ; il supplée à la force par la légèreté et l'agilité. La couleur de sa peau varie du brun cuivré au brun foncé ; sa chevelure est lisse et d'un beau noir, et sa barbe est assez abondante.

Timide et doux, l'Indou manque de persévérance, de fermeté ; doué d'une compréhension facile, il est incapable d'un travail soutenu ; deux jougs pesant sur lui de date immémoriale, celui de la caste et celui de la domination étrangère, en ont fait une créature flexible, ayant plus de prudence et de finesse que d'éner-

gie et de droiture, plus d'astuce dans l'esprit que de noblesse dans les sentiments<sup>1</sup>.

Une imagination vive que n'a jamais réglée une éducation rationnelle, l'ont conduit aux superstitions grossières que sanctionne la religion indoue avec tout son cortège de divinités impures. Si la timidité de son caractère l'a préservé d'un fanatisme aussi brutal que celui des musulmans, sa religion n'en est pas moins chère à son cœur, et ses croyances, au moins parmi

le peuple, sont sincères.

Le çivaïsme auquel appartient la plupart des Deccanis a tant de prix à leurs yeux qu'ils y sont plus attachés qu'à la vie. Les doctrines les plus absurdes rencontrent en eux une foi vive et ardente. Cette religion plaît à leur imagination par ses rêves fantastiques et par sa poésie grossière, et les cérémonies sacrées les amusent, tout en flattant leurs passions.

L'absence de besoins contribue à les rendre imprévoyants, et leur imagination vive et enfantine, trouvant un aliment dans les moindres faits qu'ils poétisent à leur manière, les pousse vers la vie contemplative et indolente.

Leur religion avec ses doctrines de métempsy-cose accroît encore cette tendance naturelle de leur esprit ; il en résulte cette force d'inertie incroyable contre laquelle tout vient se briser. Ce qui touche à leur foi a seul le pouvoir d'ébranler les masses.

Le costume des Indous est le dhoti, longue bande d'étoffe roulée autour de la taille, puis passée entre les jambes et attachée derrière le dos. Ce vêtement laisse à nu le haut du corps et les jambes. Les classes aisées portent une courte



Un fakir. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

1. Au sujet de cette page et les suivantes, nous ferons remarquer que dans l'état actuel des sciences ethnographiques et philologiques, une seule et même appréciation n'est pas plus applicable à l'ensemble des cent quatre-vingts millions d'hommes qui couvrent l'arée de l'Inde, qu'elle ne le serait à l'ensemble de la population européenne comprise aujourd'hui entre le Sund et le détroit de Gibraltar, entre les promontoires de la Morée et ceux du Finistère.

chemise, angarkah, et une longue robe blanche (jamah). La tête est toujours couverte d'un turban de couleur et de dimension différente selon les castes et les sectes. Peu d'Indous ont des souliers; les sandales sont d'un usage presque universel. Les femmes portent le choli, petite jaquette à manches courtes qui ne descend pas plus bas que la poitrine, qu'elle comprime en la soutenant, et le sary, grande pièce de toile qu'elles enroulent autour de la taille et rejettent coquettement sur l'épaule ou sur la tête. Ce costume gracieux rappelle la chlamyde dont est revêtue la Diane de Gabies.

En somme, on peut dire que le costume des Indous est, en général, élégant et approprié au climat et à leur genre de vie. Bien que chaque caste, chaque secte, ait son mode particulier de le porter, il n'en reste pas moins, sur toute la superficie de l'Inde, le trait le plus uniforme, le plus caractéristique de la population.

Les deux sexes aiment passionnément les bijoux : les femmes de la condition la plus infime portent souvent au nez un anneau d'or enrichi de perles. Leurs bras sont entourés de bracelets d'argent, de cuivre ou de verre. Leurs orteils sont ornés de bagues et leurs jambes de cercles de métal fort pesants. Quant à leurs oreilles, elles ploient littéralement sous le poids des boucles d'or dont elles sont surchargées; et les lobules sont percés d'énormes trous (souvent de deux à trois centimètres de diamètre) où s'introduisent des ornements d'or, en forme de petites roues que remplacent dans les jours de travail de simples morceaux de feuilles roulées: usage qui s'est propagé jusqu'en Polynésie.

Les Indiens convertissent toute leur petite fortune en bijoux. Cet usage provient autant de la vanité que de la superstition qui leur fait envisager tout bijou comme doué du pouvoir de détourner les sorts et les malélices.

C'était aussi sous l'ancienne monarchie mogole un

Sans doute l'auteur, occupé en ce moment à des travaux géodésiques et d'histoire naturelle dans l'intérieur de Madagascar, n'a entendu appliquer ses observations qu'à la généralité de la partie de l'Inde qu'il a parcourue et étudiée.

(F. DE L.)

moyen de soustraire leurs biens à l'avidité du tyran musulman à qui sa religion défendait de s'approprier les effets des femmes.

Les Indous tiennent beaucoup à leurs prérogatives, et souvent des luttes terribles ont ensanglanté le continent indien, occasionnées par une caste qui ne voulait pas se conformer aux usages reçus. On a vu des batailles sanglantes livrées sans autres motifs que des pantoufles d'une certaine forme que voulaient porter des castes inférieures, ou bien à cause d'instruments de musique dont un clergé de bas étage voulait se servir et qui avaient toujours été exclusivement réservés au culte des dieux d'un ordre supérieur, etc., etc.

Il existe chez les Indous une politesse raffinée et des manières élégantes; mais la moindre concession du respect auquel le rang social donne droit, le moindre relâchement dans l'étiquette prescrite, sont considérés comme une marque de faiblesse et un aveu d'infériorité.

Les formules employées dans la conversation avec un indigène varient suivant la position qu'il occupe. Rien n'est plus facile que d'exciter leur susceptibilité. — Ne parlez jamais à un Oriental de sa femme et de ses filles; ce serait contraire aux coutumes. Si vous l'entretenez soit des malheurs ou des maladies qui ont pu l'affliger, soit des succès qu'il a obtenus, appliquez tous vos soins à ne pas éveiller en lui des idées superstitieuses sur les sorts dont il pourrait se croire menacé. Se servir de la main gauche en saluant, en mangeant, en prenant le café

est une insulte; la main droite seule est destinée aux usages nobles, et la main gauche, la main impure, est réservée aux ablutions.

En Europe, on se découvre la tête en signe de respect; ôter leur turban est pour les Orientaux un acte irrespectueux; mais s'ils gardent leur turban, ils enlèvent leurs chaussures à l'entrée des habitations. Cet usage est des plus rationnels, et je ne saurais trop l'approuver. Sur le parquet des appartements est étendue une toile blanche où l'on s'assoit les jambes croisées, accoudé sur des coussins. Les souliers n'ont-ils pas été faits pour protéger les pieds contre les aspérités du sol, contre la boue et la poussière des che-



Le charmeur de serpents. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandtner.



mins? Et ne deviennent-ils point nuisibles, et tout au moins inutiles dans l'intérieur des maisons?

Dans une visite, il faut avant de se retirer attendre qu'on soit congédié. On pense avec raison qu'un visiteur ne saurait être pressé de quitter l'ami qu'il est venu voir. L'hôte, au contraire, peut avoir des occupations urgentes qui réclament sa présence en toute hâte. Les formules de congé varient; ce sont les simples mots: « Venez me voir souvent, » ou bien: « Rappelez-vous que vous serez toujours le bienvenu parmi nous. » Des cadeaux de fleurs, de fruits, terminent en général les visites, et on offre toujours le bétel.

La nourriture ordinaire des Indous est fort simple, et leurs repas sont de courte durée. Du riz bouilli dans l'eau et du cari (mélange de végétaux, de ghy ou beurre

clarifié, d'épices et de safran), rarement des œufs ou du lait, peu de poisson, parfois des galettes grossières de farine, des bananes, des fruits de l'arbre à pain ou du jacquier: voilà ce qui compose matin et soir le repas du riche comme du pauvre. Les feuilles du bananier tiennent lieu de plats et d'assiettes. Même pour manger les légumes et le riz, les mains remplacent les cuillers et les fourchettes; et pour déchirer les viandes, c'est aux dents seules à faire l'office du couteau absent. Les sauces qui découlent du menton et des doigts des convives donnent aux repas indous un aspect qui inspire à l'Européen un certain dégoût. On ne boit que de l'eau et on fait peu usage de l'arrack (esprit extrait du vin de palmier).

Très-fidèles observateurs des injonctions religieuses



Marchands de lait, à Madras. -- Dessin de Emile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

qui prescrivent l'abstention de toute nourriture animale, sous peine d'être exclus de la société et rejetés du sein de la famille, les gens de caste ne mangent jamais de viande<sup>1</sup>; quant aux parias, ils dévorent toutes sortes d'animaux, et sont très-adonnés à l'arrack.

On fait dans toute l'Inde un emploi incessant du bétel. Dans les pays chauds où l'on mène une vie sédentaire, les estomacs sont paresseux et ne peuvent ni prendre la même nourriture ni absorber les mêmes quantités d'aliments que dans les pays du nord. Les

substances végétales qui forment le menu ordinaire des Indous ne sont pas du reste très-riches en matières azotées, et leur présence dans leurs estomacs détermine la formation de gaz sans le stimulant alcalin employé chez tous les peuples de l'Inde qui en prévient le développement, je veux parler de la noix astringente d'arèque qu'ils mangent avec un peu de chaux étendue sur une feuille de poivre bétel.

Ce mélange teint les lèvres et la langue en rouge; malgré l'effet pernicieux qu'il exerce sur les dents, son action est certainement utile aux fonctions digestives.

1. Ces détails se rapportent presque exclusivement aux Deccanis ou Indous du Deccan. (F. DE L.)

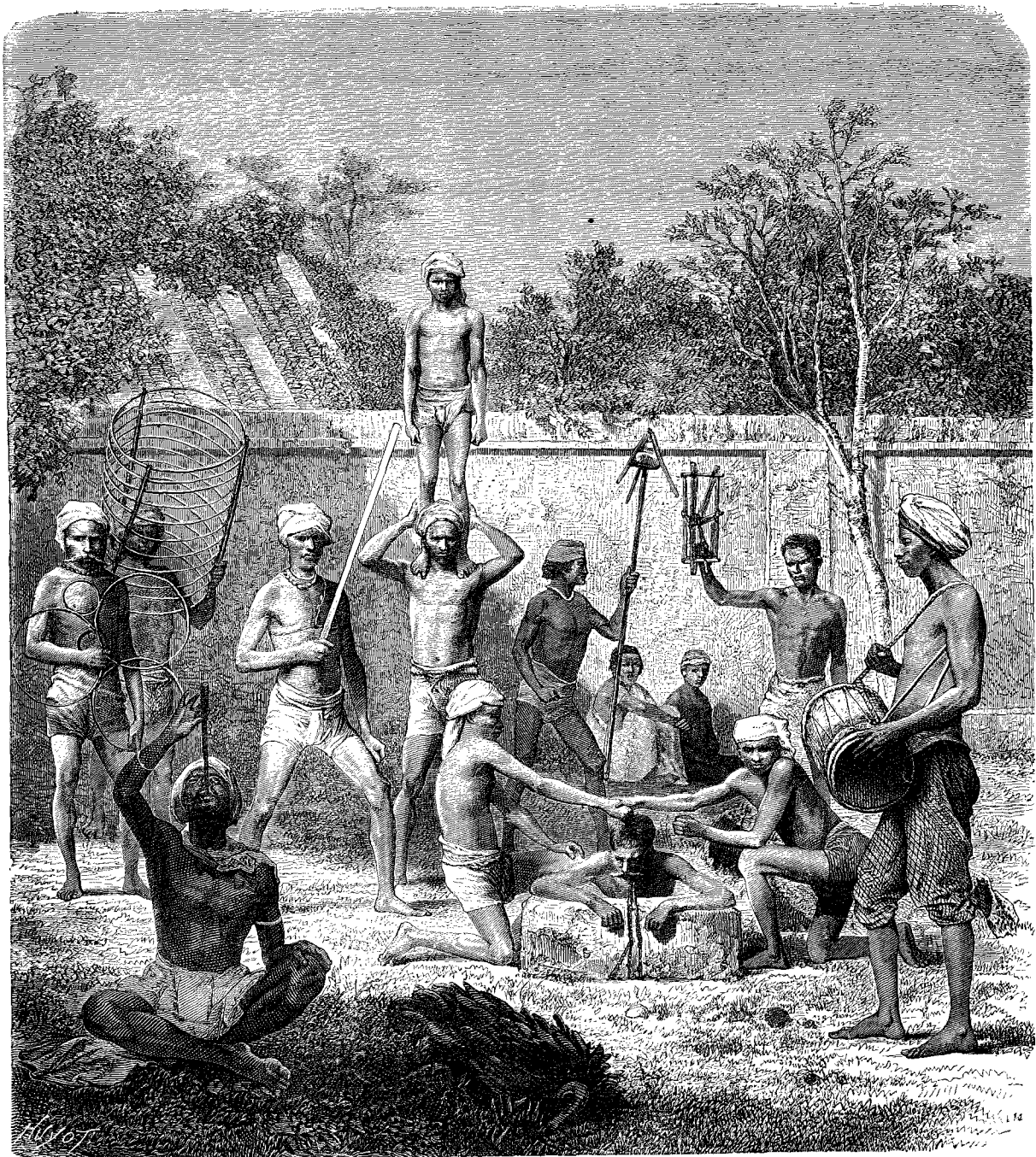
« Si aucune caste (ou secte) de Brahmanes deccanis ne mange de nourriture animale, au Bengale il y a des Brahmanes qui mangent du poisson. Dans l'Indoustan, surtout dans les provinces

les plus septentrionales, il y en a, et beaucoup, qui mangent du gibier, de la chèvre; et enfin dans le Cachemir, les Brahmanes mangent du mouton. Ainsi, à mesure que l'on s'avance dans des contrées plus froides, le régime alimentaire de cette caste devient de plus en plus animal. » (Jacquemont, *Journal*, vol. III, p. 574.)

Le tabac roulé dans une feuille verte est fumé universellement par les hommes sous forme de cigarette.

On parle dans l'Inde un grand nombre de langues différentes; les philologues n'en ont pas dénombré

moins de cinquante-huit; mais il n'y en a que dix qui aient un alphabet particulier et une littérature : cinq au nord, connues sous le nom des cinq Gaurs, et cinq dans le Deccan, qu'on appelle les cinq Dravirs. Le sanscrit, langue morte, ainsi que ses deux dérivés



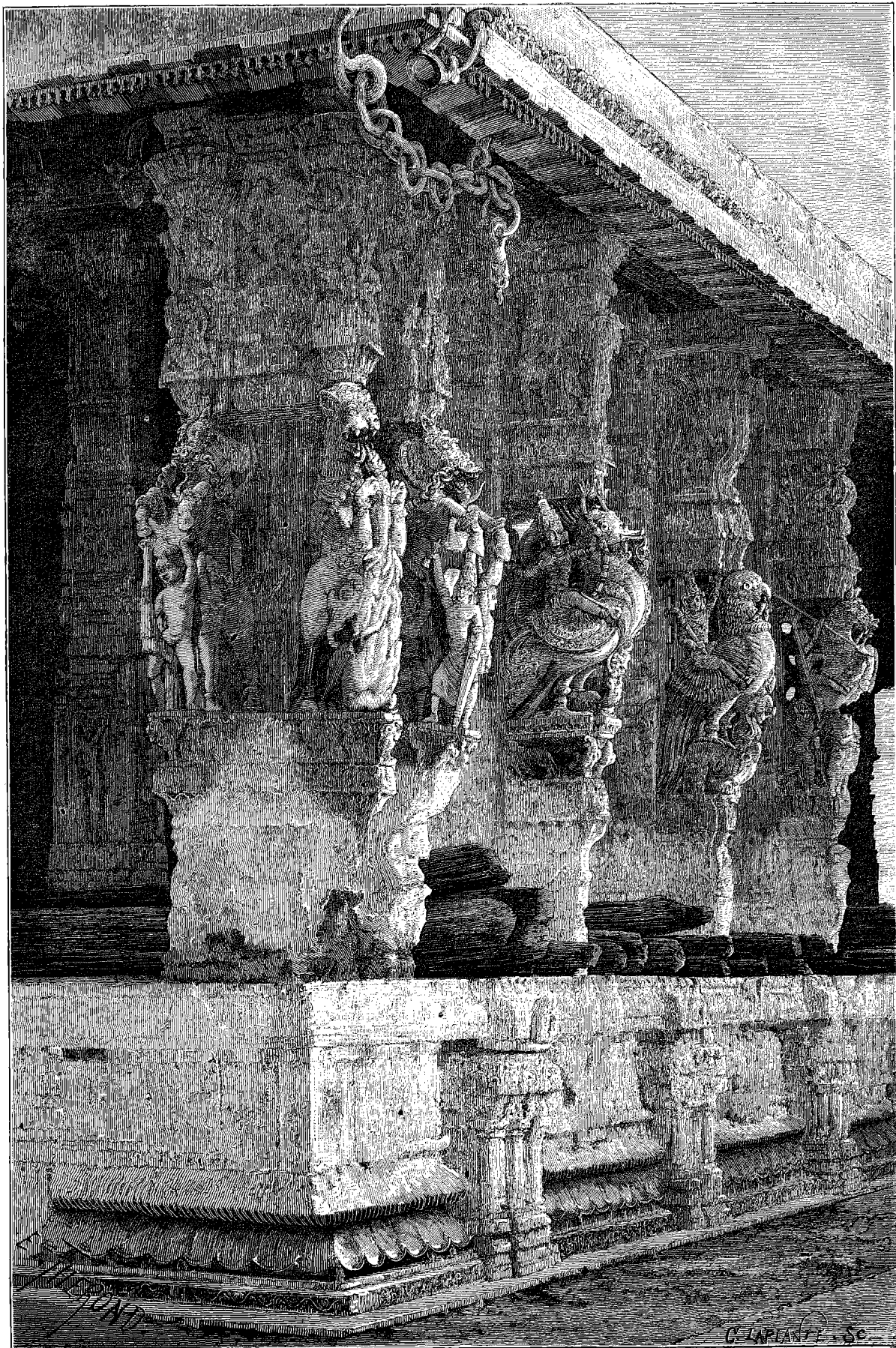
Jongleurs indiens. — Dessin de Emile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

le pali et le pracrit, est plus ou moins mêlé à tous les idiomes de l'Inde; mais tandis que dans le nord il en forme la base incontestable, dans le sud il n'est que greffé sur des langues préexistantes, et l'on n'en retrouve souvent que de faibles traces. Tous les alphabets semblent avoir été inventés séparément, mais

ils ont été améliorés par l'adoption de l'arrangement régulier et philosophique du devanagari; c'est le nom donné à l'alphabet sanscrit, le plus parfait de tous. Les langues vivantes, du reste, ont une structure grammaticale très-simple.

L'indoustani, qui est parlé dans la province d'Agra,





Mandapam des Cent-Colonnes, à Conjeveram (voy. p. 62). — Dessin de E. Théron d'après l'album photographique de M. Grandidier

est de toutes les langues de l'Inde la plus cultivée et la plus généralement usitée. Elle a reçu un grand mélange de persan depuis la conquête musulmane. Outre le langage local propre à chaque district, l'indoustani est employé par toutes les personnes instruites, ainsi que par ceux qui professent la foi musulmane.

L'esprit de caste remplace chez les Indiens l'esprit de famille; ils aiment leurs femmes et leurs enfants, mais cette affection est subordonnée à certains principes que nous allons développer. L'expulsion de la famille tient à des causes multiples, principalement à la violation des règlements prescrits par la religion ou au commerce illicite de femmes de haute caste avec des hommes de condition inférieure. Les Brahmanes et les Çoudras, ainsi que les parias eux-mêmes, sont divisés en une multitude de sous-castes dont un membre ne peut ni manger ni boire ni se marier avec aucun membre d'une autre sous-caste. Si un Indien vient à être dégradé, *s'il perd sa caste*, il est repoussé par ses parents; sa femme est considérée comme veuve, ses enfants comme orphelins; il n'a aucun secours, aucune pitié à attendre de ceux qui l'avaient jusqu'alors entouré des soins les plus empressés.

Les Européens sont mis au rang des parias à cause de l'usage qu'ils font chaque jour à leurs repas de la viande de bœuf. Les Brahmanes consentent bien à donner la main aux Européens, mais, en rentrant dans leur demeure, ils ont soin de quitter leurs vêtements et de faire des ablutions afin de se purifier de la souillure que leur a imprimée un contact aussi impur; ils prétendent même que le regard d'un paria suffit pour souiller les objets.

Chaque village deccani se compose toujours de deux parties séparées par une distance de quelques mètres. Ce sont deux quartiers bien distincts, l'un réservé aux gens de caste, l'autre entouré de haies et destiné aux parias; il n'est pas permis à ces malheureux êtres d'entrer dans les rues du village sans le consentement des habitants, et il leur est défendu de puiser de l'eau ailleurs que dans les puits affectés à leur usage. Là où les parias ne possèdent pas de puits, ils vont déposer leurs jarres auprès des puits des gens de caste, et attendent humblement et patiemment l'aumône de quelques verres d'eau. Ce sont toujours les femmes qui sont chargées de ce soin de ménage.

Les castes supérieures donnent souvent aux parias des présents qu'elles déposent invariablement sur le sol dans la crainte de contracter par le simple contact cette lèpre morale dont les parias sont entachés à leurs yeux. Jamais un homme de caste n'accepte un don de la main d'un paria.

Si sous le rapport physique et intellectuel les gens de caste l'emportent de beaucoup sur les parias, ces derniers sont plus laborieux, plus dociles, plus accessibles au souffle de l'Europe. Dans la présidence de Madras, ils forment le fond le plus discipliné et le plus solide des recrues indigènes de l'armée anglaise.

Ces quelques faits ont été cités au hasard entre mille

autres. Si l'on voulait énumérer toutes les subdivisions de castes basées sur la conduite, les emplois et les occupations de chacun, si l'on décrivait en détail les vêtements et les ornements qui varient à l'infini suivant la caste, si l'on racontait les préjugés concernant la nourriture et les rapports quotidiens de la vie, il faudrait écrire plusieurs in-folios. On rencontre partout les mêmes tendances, le désir de briller, et l'ambition de commander sans faire aucun des efforts nécessaires pour s'en rendre digne. Dans les détails les plus frivoles et les plus absurdes, on retrouve les mêmes mobiles. L'existence de ces castes a toujours empêché la formation d'un peuple homogène. De là ces rivalités si vivaces, ces inimitiés sans fin qui ont de tout temps porté atteinte à l'indépendance nationale, en facilitant les envahissements des étrangers.

En dehors des conséquences sociales dont nous venons de parler, les Indous croient encore à des conséquences religieuses. Les diverses castes ne sont point aptes, en effet, à recevoir la même instruction, ni à être initiées aux mêmes mystères, et cette inaptitude se continue même dans les autres existences, d'après le dogme des çivaïtes.

Après avoir visité avec soin le musée de Madras assez riche en bas-reliefs, antiques débris de l'art indou, et assez pauvre en collections d'histoire naturelle, je me décidai à ne pas prolonger plus longtemps mon séjour dans le chef-lieu de la présidence; mais, avant de poursuivre ma route, je crus prudent, dans l'intérêt de ma personne, de remplacer mon vieux palanquin par une voiture à deux roues qui devait être traînée par des relais de zébus, espacés de dix milles en dix milles sur l'ordre du directeur des postes, à qui j'avais adressé une demande à cet effet.

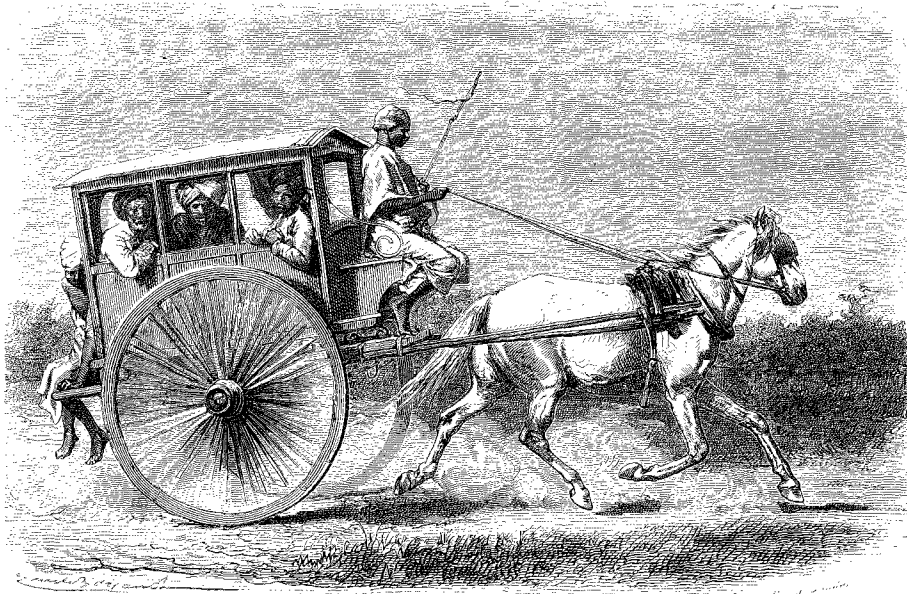
Les routes du sud de l'Inde ayant été fort améliorées durant ces dernières années, on ne se sert plus de palanquins pour les longs trajets; on leur a substitué des voitures ayant la forme d'un parallépipède et pouvant facilement se transformer en un lit confortable: il suffit pour cela de relier ensemble les deux banquettes par un troisième banc mobile qui se lève et se baisse à volonté. Il faut bien avouer que les Anglais possèdent au suprême degré la science innée de voyager avec tout le confort désirable: ils sont, à ce point de vue, bien supérieurs aux autres nations.

Dès que je fus assuré de l'exécution des ordres envoyés par l'administration locale pour mes relais de zébus, je partis pour Condjeveram. L'agriculture, sur tout ce trajet, est moins prospère aujourd'hui que dans les anciens temps. Jadis en beaucoup de parties du Deccan, un nombre considérable d'étangs artificiels, semblables à celui qui existe dans les environs d'Haiderabad et dont nous avons donné la description, entretenaient de belles rizières là où l'on ne trouve de nos jours le plus souvent que déserts arides. Les plantes sauvages ont, sur bien des points, reconquis le domaine que l'homme leur avait enlevé durant des siècles.

cles, et cela par la négligence apportée à l'entretien des antiques travaux d'irrigation; j'ai vu le long de mon chemin plus d'un ancien étang desséché, plus d'un *tang* en ruine. Ici l'administration a beaucoup à faire<sup>1</sup>. Il en est de l'Inde comme de tous les pays tropicaux; il n'y a de terres stériles que celles que l'on ne peut arroser. L'eau y est, en effet, le premier élément de fertilité. Les conditions de chaleur et de lumière sont si favorables à la végétation, que tout sol est à peu près propice à la culture.

Comme dans tous les pays, le genre de produits est approprié aux besoins des habitants. Le riz forme la base de l'alimentation générale: c'est aussi la principale culture. Disons donc quelques mots de la manière dont on cultive cette céréale. On divise les champs en un certain nombre de carrés entourés chacun d'une bordure de terre en forme de bourrelet assez élevé pour retenir les eaux; l'aspect général représente assez exac-

tement un damier. Chacun des carrés est disposé de manière que son niveau soit différent et que l'eau puisse passer de l'un dans l'autre. On commence par inonder le champ pour bien détremper le sol; puis on brise les mottes de terre, et on laisse pourrir les herbes et la paille de la dernière récolte. L'eau écoulée, on laboure avec des bœufs. La charrue est des plus primitives, et consiste en un coutre sans bras terminé par une simple pointe de fer et fixé à un train reposant sur le joug. C'est l'*arère* antique sans oreille pour retourner la terre qui est seulement déchirée par le fer: aussi, dans ce sol fangeux où les bœufs enfoncent jusqu'aux genoux, ces animaux font-ils plus de besogne que la charrue. Cette opération terminée, on procède au nivellement du champ à l'aide d'une planche emmanchée d'un long bâton et puis on sème; deux jours après on voit déjà paraître la verdure. Les trois premiers jours se passent sans arro-



Voiture du pays de Madras. — Dessin de Emile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

sage, puis on fait couler un petit filet d'eau, de deux jours l'un, jusqu'à ce que le riz ait trois feuilles. A partir de ce moment et durant un mois, on irrigue les rizières deux jours de suite, en ayant soin de laisser un intervalle d'égale durée sans renouveler l'eau; après ce temps et jusqu'à complète maturité, on inonde le sol pendant dix jours consécutifs, et entre chaque période de dix jours on ne met que deux jours d'intervalle.

La quantité obtenue dépend de la fertilité du sol et de l'abondance de l'eau dont on dispose; ainsi, certains districts ne donnent qu'un très-faible rendement, tandis que d'autres produisent plus de cent fois la quantité de semence employée. Il est des espèces plus ou moins hâtives et qui demandent plus ou moins de temps pour arriver à maturité. L'époque des semailles

diffère pour les diverses espèces; ce sont toujours les meilleures terres et les mieux irriguées qui sont réservées à la culture du riz.

Condjeveram, située à quarante-cinq milles de Madras, est une ville célèbre dans l'Inde par ses temples dédiés à Çiva. Au moment de mon arrivée, il s'y tenait un meeting d'Indous présidé par le docteur anglais du district dans le but de former un dispensaire. Le rajah et les notables du lieu y assistaient. Ils exprimèrent leurs sentiments de reconnaissance pour cette entreprise philanthropique fondée sous la protection du gouvernement et dont l'unique but était le soulagement des souffrances de leurs compatriotes. On eut cependant une grande difficulté à leur faire comprendre la nécessité d'une souscription publique et la base sur laquelle s'établissaient en Europe les institutions de charité publique.

Il est curieux que dans l'Inde les associations n'aient

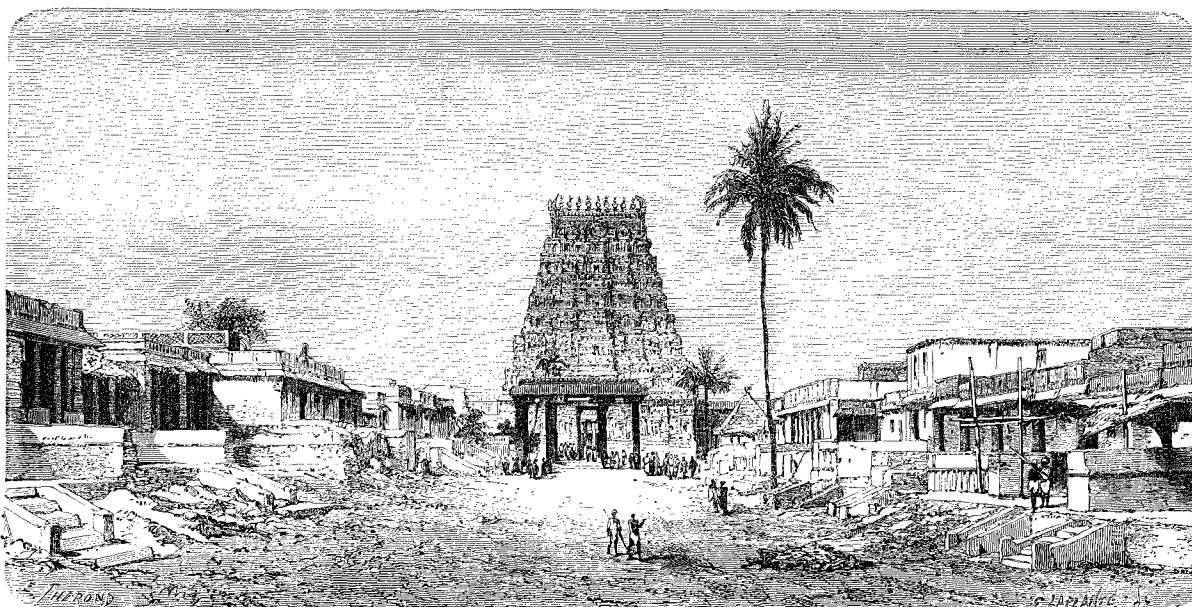
<sup>1</sup> voir plus haut la note de la page 25

pu encore réussir, quel qu'en ait été le but. Ainsi les travaux publics de quelque importance ne peuvent être faits dans l'Inde par entrepreneur, faute d'hommes qui veuillent réunir leurs capitaux, leur intelligence et leur industrie pour s'en occuper en commun. Cela vient de ce qu'un capitaliste place facilement son argent à vingt-quatre pour cent par an. Il trouve insuffisant un bénéfice de douze pour cent qu'il ne réaliserait qu'en conservant à sa charge les risques inhérents à toute affaire industrielle. De plus, malgré leur intelligence, les entrepreneurs indous reculent devant l'introduction des machines et outils, devenus des auxiliaires indispensables à l'ouvrier; ils se privent ainsi volontairement du seul moyen d'obtenir à bon marché un travail rapide et d'empêcher le renchérissement graduel de la main-d'œuvre.

Un Indou portera quarante livres de terre sur sa tête au lieu d'en traîner deux ou trois cents dans une

brouette ou trois à quatre mille dans un wagon; il tiendra dix litres d'eau avec un grossier picottha au lieu de cent à l'aide d'une pompe. Il moulera cent briques à la main, au lieu d'en faire un millier avec une machine; ce mode de procéder non-seulement exige plus de travailleurs, mais il nécessite encore plus de surveillants!

La population de Condjeveram s'élève à soixante mille âmes environ et la ville couvre une grande étendue de terrain. Ses deux temples principaux sont à trois milles de distance l'un de l'autre. Les rues sont extrêmement larges, et à chaque pas on aperçoit de petites pagodes ayant la forme d'un parallépipède, forme qu'affectent toutes celles de cette partie de l'Inde. Leur sanctuaire, carré, est surmonté d'un toit plat, ainsi que la colonnade qui lui sert d'entrée. Ces colonnes monolithes ont une base et un chapiteau quadrangulaires, tandis que le fût est à six ou huit



Entrée de la pagode de Condjeveram. — Dessin de E. Théron d'après l'album photographique de M. Grandidier.

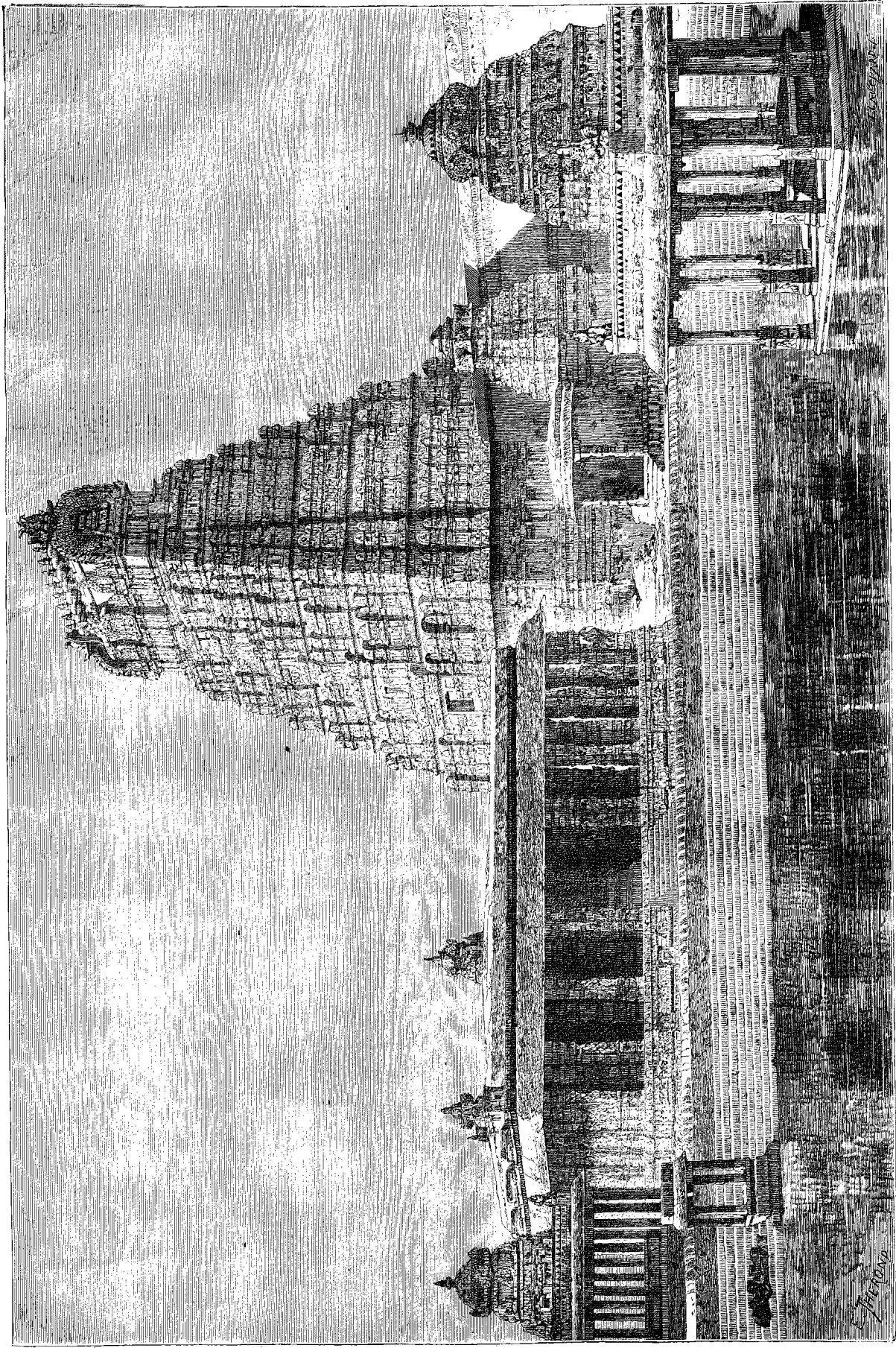
pans : les piédestaux sont ornés de bas-reliefs sculptés représentant des groupes orgiaques.

Quand j'allai visiter le grand temple, les brahmanes, prévenus par le tassildar, m'en firent les honneurs; à mi-route, je rencontrai la procession qui venait à ma rencontre avec tambour en tête; les fifres à mon approche poussèrent leurs sons aigus, et six bayadères, attachées au service du dieu, se mirent à danser au son des instruments et de deux petites paires de cymbales, semblables aux saganètes égyptiennes ou castagnettes espagnoles, qu'elles tenaient au bout des doigts. Le costume de ces femmes se composait d'une petite jaquette de velours, d'un pantalon étroit serrant la cheville qu'entouraient plusieurs rangs de grelots; une gaze de couleur tombant en sautoir tout le long de leur corps, sur lequel elle se modelait, avait une de ses extrémités rejetée en écharpe sur la poitrine. La ceinture est toujours à nu. En avant du cor-

tége, marchait un bel éléphant qui appartenait à la pagode, puis s'avancait sur un cheval un homme qui jouait du tam-tam, précédant la musique et les danseuses. Derrière moi, se tenait la foule des brahmanes qui m'avaient déjà entouré le cou d'une guirlande de fleurs jaunes.

La pagode a un mur d'enceinte et on y pénètre par deux portes, gopurams ou gombroons, à huit étages et qui ne sont décorées d'aucune sculpture, à l'exception des deux statues placées de chaque côté des diverses ouvertures centrales. Cette première enceinte, que peuvent franchir les profanes, en contient une seconde où les gens de caste seuls ont la permission d'entrer. Le sanctuaire, qui est spacieux, est précédé d'une colonnade sous laquelle je m'assis pour admirer les bijoux et les étoffes précieuses qui servent dans les grandes fêtes à orner l'idole et dont la valeur dépasse cinq laks de roupies, soit un million deux cent cin-





Conjeeveram. — Etang de la pagode. — Dessin de E. Thérond d'après l'album photographique de M. Grandidier.



quante mille francs. Diamants, émeraudes, rubis, saphirs, perles s'unissent pour former des mitres, des colliers, des bracelets, des babouches, des diadèmes pour le dieu et la déesse. De toutes ces pierres dont quelques-unes sont de grande dimension et ont une valeur considérable, aucune n'est taillée, ce sont des cabochons pleins de pailles ou défauts pour la plupart. Ces bijoux sont montés sans goût, et les pierres sont assemblées sans aucun souci de leur couleur, de leur forme et de leur valeur. Quelques-uns de ces ornements ont été donnés par des collecteurs en tournée qui voulaient, par calcul de bonne politique, se concilier la classe d'Indous adorateurs de Çiva. Une de ces parures a même été offerte par un ancien gouverneur général, lord Clive.

On avait tiré de leur retraite, à mon intention, les idoles secondaires, telles que Hanouman, le dieu-singe, et Garouda, le dieu-épervier, qui sert de monture à Vichnou; le cheval et les divers monstres sur lesquels on place l'idole les jours de fête sont tous dorés et plus grands que nature. Je citerai encore parmi toutes ces richesses un beau palanquin également doré d'une valeur de soixante-quinze mille francs.

Ce ne sont point là des œuvres d'art, et le seul intérêt que présentent ces objets consiste dans la prétendue sainteté qui leur attire les hommages des fidèles, et dans leur valeur intrinsèque.

Devant la porte d'entrée du sanctuaire, s'élève un petit mandapam ou dais supporté par quatre colonnes que surmonte un toit pyramidal, avec des chaînes monolithes aux quatre coins. A gauche de l'entrée, une estrade rectangulaire, couverte par un toit plat, est supportée par douze rangées de huit colonnes; toutes celles de l'extérieur sont sculptées en ronde-bosse. Une chaîne monolithe pend, au-dessus du pilier du coin, pilier monolithe lui-même d'où semblent s'élever trois chevaux. Le dieu est exposé une fois par mois sous ce mandapam à l'adoration des dévots. Derrière ce portique de quatre-vingt-seize colonnes se trouve l'étang sacré où les fidèles font leurs ablutions et au milieu duquel s'élève un autre petit mandapam, où l'on dépose en certaines occasions la divinité du lieu.

A droite, on remarque un sanctuaire également précédé d'une colonnade chargée de sculptures et de symboles, tels que les cultes orgiaques peuvent seuls en admettre.

Tous les vendredis, l'idole est portée en cérémonie dans un jardin qui dépend de la pagode, mais c'est en mai qu'à lieu la fête principale. Une foule de singes placés sous la protection de Çiva errent dans l'enceinte sacrée; malheur à ceux qui oseraient s'attaquer à ces fétiches vivants! les dévots indous leur feraient un mauvais parti.

Cette pagode, malgré sa réputation, ne peut être regardée, bien qu'on ait souvent émis une opinion contraire, comme une des plus belles de l'Inde. Sans chercher à la comparer aux grands temples de Tan-

jore, de Madoura, il en est une foule d'autres dans le sud de l'Inde qui par leur grandeur et le travail de leurs gopurams présentent plus d'intérêt.

Avant de quitter l'enceinte sacrée, les brahmanes m'offrirent de visiter l'école de sanscrit qui s'y trouve renfermée. Comme je me suis occupé de cette langue, j'acceptai avec joie leur proposition.

La connaissance de la grammaire sanscrite est une des sciences les plus estimées chez les Indous. Par sa structure complexe et variée, elle ouvre en effet un ample champ aux discussions, et si les spéculations toutes théoriques des savants grammairiens ne sont pas toujours d'une grande utilité, elles sont néanmoins remarquables par leurs méthodes ingénieuses. Dans toute la terre de l'Inde, pour mériter l'estime et la confiance d'un savant, il faut posséder la philosophie et la grammaire de la manière dont il la possède lui-même et être versé dans la dialectique qu'il aime par-dessus tout.

Les élèves indous mettent de nombreuses années à apprendre les éléments de la vieille langue sacrée, et encore le plus souvent, au sortir de l'école, ne connaissent-ils que de mémoire des fragments des Pouranas et la grammaire si parfaite et si concise de Panini; mais ils sont presque toujours incapables de traduire, à livre ouvert, un ouvrage quelconque. Il est même beaucoup de brahmanes dont la seule science consiste à répéter chaque jour devant les fidèles des prières sanscrites qu'ils ne comprennent ni ne cherchent à comprendre.

C'est dans l'étude de la métaphysique et de la grammaire que la plupart des savants passent leur existence; ils ont fait quelques progrès dans certaines sciences, mais ils en sont toujours restés aux premiers éléments. La géométrie ne leur servait qu'à mesurer les terres irrigables; en astronomie, ils ont su de temps immémorial calculer les éclipses; ils ont dès les âges les plus reculés divisé l'année en douze mois ou trois cent soixante-cinq jours plus une fraction, et la semaine en sept jours dénommés d'après les planètes. Ils avaient partagé les douze signes du zodiaque en trente degrés chacun. Toutefois, malgré les connaissances étendues que supposent ces découvertes, ils n'ont jamais été au delà, et leur astronomie est encore aujourd'hui tout empirique, ne reposant sur aucune loi générale; elle ne servait guère par le fait que comme auxiliaire de l'astrologie, et jamais à un usage pratique utile, si ce n'est à la computation du temps.

Ils étaient bien arrivés aussi à jouir de certains avantages que l'homme peut retirer des propriétés des corps ou des lois de la nature; ainsi ils savaient extraire le camphre et les huiles aromatiques, ils connaissaient d'excellents procédés de teinture, et pratiquaient la distillation; ils préparaient le minium et l'acier, ils faisaient des alliages divers, entre autres le bronze; ils employaient le sable quartzueux blanc qu'on trouve dans beaucoup de parties de l'Inde, à la fabrication du verre; ils utilisaient des huiles, des

poudres, des sels métalliques pour la pharmacie ; mais l'étude des causes des phénomènes naturels ne fit jamais de progrès chez eux. On ne peut nier cependant que cette étude ne soit d'une grande utilité pratique pour l'avancement des arts nécessaires à l'homme et qu'elle n'élève l'intelligence, tant en conduisant à la découverte de l'harmonie générale du globe, qu'en détruisant surtout les superstitions fondées sur l'ignorance. L'esprit subtil des Indiens s'attache trop aux détails pour chercher à remonter aux causes ou à généraliser les faits.

L'histoire naturelle était, ainsi que les autres sciences, tout expérimentale et dans un état peu avancé ; les Indiens qui s'adonnaient à la médecine connaissaient à fond, il est vrai, avant l'ère chrétienne, les plantes, leurs diverses parties ainsi que leurs usages apparents, ils possédaient même dès la plus haute antiquité un système de classification qu'il nous paraît intéressant de reproduire ici.

Les deux grandes divisions sont le règne vivant ou animal et le règne inerte ou minéral. Le premier se subdivise en êtres vivipares, êtres ovipares, et êtres engendrés par la chaleur et l'humidité, tels que les vers, les mouches, etc., et en êtres germinipares, tels que les plantes.

Les êtres vivipares comprennent les quadrupèdes qui vivent : 1° dans les montagnes ; 2° dans les plaines boisées ; 3° dans les champs cultivés ; 4° dans les déserts de sable ; 5° dans les arbres ; et les oiseaux qui habitent : 1° les montagnes ; 2° les plaines boisées ; 3° les champs cultivés ; 4° les déserts ; et 5° la mer.

Les poissons de mer et ceux de rivière forment deux classes séparées.

La classe des germinipares, comprend naturellement les végétaux. On distingue : 1° les plantes qui ne produisent pas de fruit ; 2° celles qui meurent après avoir porté des fruits une seule fois ; 3° celles qui portent des fruits sans fleurs ; 4° celles qui portent des fruits provenant de fleurs ; 5° les herbes, légumes, plantes grimpanes, plantes à racines comestibles, et les mousses ; 6° enfin les arbres mâles, les arbres femelles et les arbres hermaphrodites. Le sexe se reconnaît non à la fleur, mais à la tige : le mâle a le cœur plus dur que l'aubier ; dans la femelle, c'est le contraire qui a lieu, et l'hermaphrodite est celui dont le bois a une texture spongieuse.

Sans avoir la prétention de m'étendre davantage sur ce sujet aussi aride, il m'a paru qu'il y avait quelque intérêt à donner une idée générale de l'état dans lequel les sciences sont restées en Orient durant des siècles.

Au sortir de la pagode de Condjeveram, après avoir traversé la grande rue bordée de maisons basses dont l'apparence ne dénote pas de grandes richesses chez les habitants de cette ville, j'arrivai bientôt à un petit temple qui est particulièrement sacré pour les Aradhyas, secte des Jangams ou Lingadharies. Les Jangams portent constamment pendue au cou ou liée

au bras une idole, petite sphère creuse en métal dans laquelle est renfermé un symbole en miniature de Çiva dont ils ont des adorateurs non brahmaniques. Ils sont très-répandus dans le sud de l'Inde et surtout dans la présidence de Madras, où j'en ai rencontré presque à chaque pas. Leur croyance a été, d'après eux, fondée par Basawa, brahmane çivaïte, que ses sectateurs considèrent comme un avatar ou incarnation de Çiva. La tradition rapporte qu'étant enfant, ce Basawa refusa de porter le cordon brahmanique à cause des rites d'initiation qui comprennent l'adoration du soleil. Ayant comparé les doctrines brahmaniques et jaïnes et les trouvant souillées d'idolâtrie, il prêcha qu'on ne devait adorer qu'un seul dieu, Çiva, dont l'image, le Lingam, est la plus ancienne idole connue de l'Inde. Les brahmanes ont ajouté au culte du lingam une foule d'infamies inconnues aux Jangams, qui regardent cette idole comme une simple relique.

Le nom de Jangam<sup>1</sup>, qui désigne les sectateurs de cette religion, leur vient de ce qu'ils ont toujours sur eux un Jangama ou amulette, symbole de Çiva.

Les brahmanes adorent aujourd'hui un nombre infini de dieux, de déesses, d'animaux, tels que vaches, faucons, singes, rats, serpents. Les Jangams, comme leur prophète, ne reconnaissent qu'une seule divinité. Les premiers jeûnent, font pénitence, entreprennent des pèlerinages, célèbrent des fêtes, se servent de chapelets et d'eau sainte. Basawa renonça à toutes ces pratiques ; il repoussa les doctrines des Çâstras qui, mettant les brahmanes au-dessus de tous les autres hommes, placent les femmes dans un rang très-inférieur à l'autre sexe et font des parias des êtres maudits ici-bas comme dans les autres vies. Il enseigne, au contraire, que tout homme est égal par la naissance ; il met la femme à son véritable rang, et en parle en des termes respectueux, qui par leur délicatesse contrastent avec les appréciations grossières des livres brahmaniques. Par leur conduite vis-à-vis de leurs femmes, les Jangams se distinguent de tous les autres Indous.

Le mariage chez les Jangams se contracte, du reste, comme dans les autres sectes. On lit des prières, et on attache au cou de la fiancée le *fali* ou morceau d'or traditionnel. Il est beaucoup de sous-castes parmi eux pour lesquelles il n'est point indispensable de fiancer les époux dans la première enfance.

La polygamie est permise, lorsque la première femme est stérile ; encore n'est-ce qu'avec son consentement que peuvent avoir lieu les secondes noces.

Le mariage, qui est de rigueur chez les brahmanes, est facultatif chez les Jangams : les veuves sont traitées avec respect ; on ne leur rase pas la tête, et il leur est permis même de se remarier, tandis que tous les autres Indous les excluent de la société. Chez les Jangams cependant, comme dans les autres sectes, une

1. Beaucoup des détails suivants, relatifs à cette secte peu connue, sont tirés d'un travail publié dans les *Asiatic Researches*.

veuve doit s'abstenir de porter une jaquette, de se parfumer et d'orner ses bras d'anneaux de métal ou de verre, ses orteils de bagues d'argent, sa figure de bijoux, signes caractéristiques de la femme mariée.

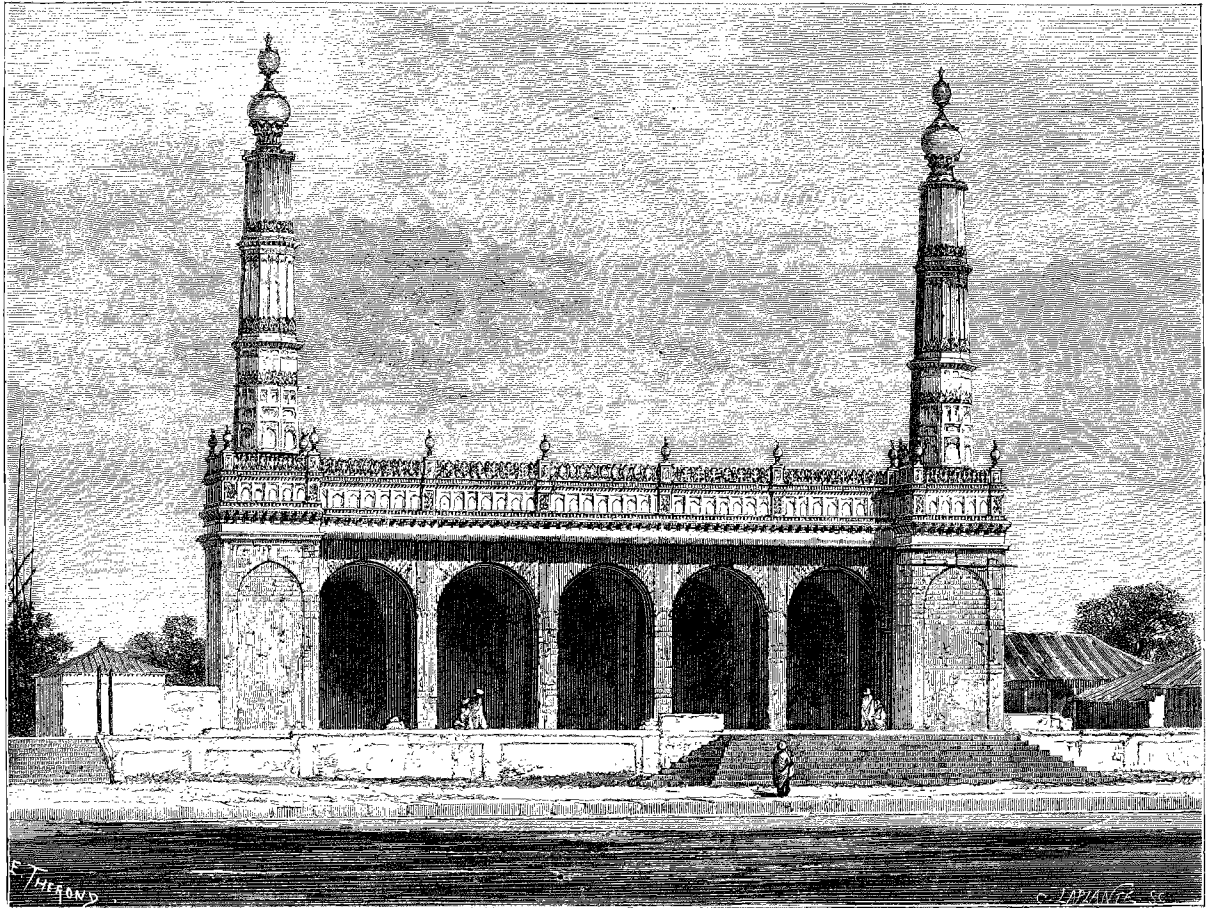
Une femme pieuse est aussi propre à donner l'instruction qu'un homme lui-même.

Les Jangams rendent le salut aux femmes; l'inconduite notoire peut seule enlever à celles-ci tout titre à un traitement honorable.

A l'exception des Aradhyas, ils se disent exempts des préjugés de caste, et ils mangent avec tous ceux

qui consentent à appeler avec eux sur leur nourriture la bénédiction de Basawa.

A moins d'un vœu spécial ils mangent de la viande, excepté toutefois celle du bœuf, et il leur est permis de boire du vin. Une fois la nourriture bénie au nom de leur prophète, ce qui est chez eux le préliminaire obligé de tout repas, ils sont forcés de tout consommer quoi qu'il arrive. Ce dîner s'appelle Çivapoudja ou l'adoration de Çiva, parce que, suivant eux, manger et boire pour se conserver en bonne santé est une partie essentielle du culte que tout homme doit à la



Mosquée de Triplican, près Madras. — Dessin de E. Théron d'après l'album photographique de M. Grandidier.

divinité. Les trois mots consacrés que prononcent certains Jangams : Gourou, Lingam, Jangam, résument les croyances de la secte. Tout honneur est dû au prêtre, à l'image du dieu et au frère dans la foi.

Ils se traitent tous de frères, sauf les Aradhyas qui sont en horreur aux autres sectes, parce qu'ils ont conservé quelques-uns des rites brahmaniques.

Quand un Jangam perd accidentellement sa relique, il perd momentanément sa caste; mais loin d'imiter la barbarie des brahmanes qui, semblables aux bêtes fau-

ves, sont toujours prêts à poursuivre de leurs clameurs et de leurs anathèmes le membre blessé ou souillé de leur troupeau, les Jangams le prennent en pitié, jeûnent et prient avec lui jusqu'à ce que l'image égarée tombe dans sa main, *venant du Ciel comme une abeille*, suivant leur propre expression. Ce miracle est, dit-on, fréquent pour ceux qui ont une foi sincère et une imagination vive.

Alfred GRANDIDIER.

(La suite à la prochaine livraison.)